

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 AOUT 1901

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 Mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## LA VIE COURANTE

Enchanté de faire votre connaissance, lectrices et lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ !

Le directeur de la rédaction, voyant arriver les longues nuits d'automne, m'a demandé d'écrire une chronique, pour ceux d'entre vous qui auraient le sommeil difficile. J'ai accepté avec d'autant plus d'empressement que je savais le remède très efficace. Je connais un ami qui doit à un journaliste la guérison complète de l'insomnie, et l'on m'a assuré que la petite dormeuse dont les journaux quotidiens ont beaucoup parlé, l'année dernière, était tombée dans les bras de Morphée en lisant un article de fonds sur les élections générales. Il a fallu, paraît-il, pour l'éveiller, réciter à haute voix une nouvelle canadienne, écrite par cette toujours spirituelle Madeleine.

Rassurez-vous, je ne parlerai pas de politique ; je veux que votre sommeil soit facile.

\* \* On annonce, pour la fin d'octobre, la naissance du premier enfant de la jolie Wilhelmine, reine de Hollande. Le concert européen commence déjà à s'en émouvoir, et pour cause.

Sera-ce un prince ou une princesse ? Sera-t-il blond ou brun ? Comment s'appellera-t-il et combien de noms aura-t-il ? Est-ce que sa mère, pour se rendre aimable à l'Angleterre, l'appellera Edouard ou Alexandra ? Lui donnera-t-elle le nom de Guillaume ou de Frédérique, pour faire plaisir au kaiser allemand ? On dit même que si le nouveau-né est un garçon, l'empereur prusse s'empressera de lui offrir une épée dont il a lui-même fait le dessin ; et l'on se demande si Guillaume rêve d'entraîner la Hollande derrière son char. M. Kruger sera-t-il, par hasard, le parrain du royal rejeton ? Que dira Léopold, roi des Belges ? En quels termes M. Loubet exprimera-t-il ses félicitations ? Le jeune roi d'Espagne sera-t-il trop gêné pour envoyer les siennes ? L'Angleterre va-t-elle profiter de l'événement pour accaparer une portion de la Hollande ?

Voilà des questions sérieuses qui peuvent précipiter une guerre générale et rougir de sang tout le globe terrestre.

Ce n'est pas tout. Les reines des pays monarchiques travaillent nuit et jour à confectionner des robes de bébé, des taies d'oreiller, des couvre-pieds, des mouchoirs, en un mot toutes les pièces de la layette. Les femmes de la Haye rivalisent de zèle avec les manufactures pour tisser quelque riche cadeau destiné au futur souverain.

Des diamants serviront de boutons à la robe de baptême, le berceau sera en argent battu, un bassin d'or servira au bain du royal bébé. Immédiatement après sa naissance, l'enfant sera placé sur un coussin préparé par les épouses des ministres du cabinet, posé sur un plateau d'argent et ensuite apporté aux ambassadeurs.

— On va le rendre fou, c'est enfant-là !

\* \* Le recensement a été une surprise. Notre population n'a augmenté que de 505,644 en six ans. A quoi attribuer ce véritable désastre ?

C'est en vain que l'on viendra prétendre que la natalité chez nous n'est pas aussi considérable qu'autrefois. Les familles sont aussi nombreuses, mais il n'y en a pas autant que jadis. On se marie moins. Non pas que les filles soient moins jolies, mais elles sont plus difficiles, plus circonspectes dans le choix d'un éternel compagnon.

Et s'il faut en croire les journaux à sensation, les accidents enlèvent tous les jours un nombre considérable de pères de famille, puis estropient la majorité des célibataires. On m'assure que le nombre des veuves a doublé depuis 1891. Le progrès en est responsable, car j'attribue à la vapeur et à l'électricité un tel état de choses.

Aujourd'hui, un jeune homme n'est pas en état de se marier avant l'âge de vingt-huit ans, et si, alors, il ne prend femme, c'en est fini : il restera célibataire. Pour comble de malheur, les vieilles filles et les vieux garçons refusent de se marier ensemble, de peur de ne pouvoir s'accorder.

Que d'époux se quittent parce qu'il leur est impossible de s'endurer ! La femme est ambitieuse et le mari est pauvre ; on voudrait se loger princièrement, et les revenus ne permettent que d'acheter des meubles communs ou de seconde classe. Il en résulte de mauvais ménages. On se sépare, et la population reste stationnaire.

Est-il étonnant qu'après cela l'immigration diminue ? Personne n'ose s'établir dans un pays où le *matrimonium* est si ingrat.

\* \* C'est surtout durant l'été que les jeunes gens des deux sexes ont l'avantage de se connaître. Le hasard des visites aux places d'eau donne l'occasion de faire de nouvelles connaissances. On y rencontre un si grand nombre de types nouveaux, que les comparaisons, les parallèles vous semblent s'imposer d'eux-mêmes.

La Québécoise et la Montréalaise, notamment, sont toujours l'objet de mille et un quiproquos plus ou moins justes. Ce sont, je crois, deux caractères assez différents, mais qui se complètent l'un l'autre.

La Québécoise est surtout généreuse. Elle a un grand cœur. Elle aime les jeunes gens et ne s'en cache pas ; au contraire, elle s'en vante. Son amour, où elle met tout le dévouement de sa belle âme, est toujours spontané, mais il devient réservé avec les ans. Dans un bureau ou à l'université, il y a toujours un joli blond ou un beau brun qui occupe ses pensées. Son image la suit partout ; elle aime tout ce qui lui ressemble ; souvent elle échappe son nom dans un long soupir. Et déjà elle se demande comment elle tiendra la maison lorsqu'ils seront en ménage ! Elle s'arrête devant les vitrines, pensive, examinant une clochette, une lampe ou un rideau qui feront très bien au futur domicile de madame.

Dans chaque Québécoise, il y a une mère de famille, zélée, prête à tous les sacrifices imaginables.

La plupart des étudiants de dernière année, à Québec, sont fiancés. Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Ce sont, à de rares exceptions près, des jeunes gens distingués, pouvant figurer avec honneur dans tous les salons. Il faut les voir, sur la terrasse, se promenant, la figure radieuse, au côté des Québécoises souriantes et paraissant jouir d'un bonheur sans mélange. Ils ne songent plus aux inquiétudes de ce bas monde.

Etre à Québec et aimer, n'est-ce pas se détacher de cette vallée de larmes ? Tout porte au romantisme dans la vieille capitale, où l'influence de la femme est partout en évidence.

Plus libérale et moins religieuse que sa compatriote de Québec, la Montréalaise joint à une certaine délicatesse parisienne une petite allure américaine qui, avec des habitudes semi-anglaises, en fait une Canadienne difficile à comprendre. C'est une bonne enfant, très pratique, ne se laissant pas blaguer par les illusions et animée d'un esprit d'indépendance qui tourne souvent à leur désavantage. Un peu

prétentieuse, elle sait qu'elle est fille de la métropole et se montre parfois hautaine pour celles que la Providence a fait naître sous d'autres cieux.

Elle n'aime qu'un jeune homme à la fois, et c'est ce qui la distingue de la Québécoise ; mais son amour est toujours violent, passionné, imprudent. Très honnête, très moderne, nerveuse, c'est plus qu'une femme forte, c'est une véritable tigresse. Heureux qui peut lui plaire ; malheur à ses ennemis !

On a souvent dit que les Québécoises sont plus belles que les Montréalaises. Je ne saurais me prononcer sur une question aussi délicate ; mais je puis dire qu'il y a moins de femmes laides dans la vieille cité de Champlain que dans la métropole, parce que la population féminine de Québec est moins grande que celle de Montréal. Pour la même raison, nous avons le plus grand nombre de jolies femmes.

Est-ce trop compromettant ?

\* \* L'événement le plus sérieux de la semaine a été la grande convention des institutrices, religieuses et laïques, au Mont Sainte-Marie. Près de cinq cents jeunes filles sont venues assister aux conférences pédagogiques données par de distingués professeurs. L'ouverture de ce congrès a fourni à l'honorable M. Boucher de la Bruyère, surintendant de l'instruction publique, l'occasion de prononcer un magnifique discours, dont je détache le passage suivant :

Vous avez à exercer, mesdemoiselles, un apostolat qui consiste dans un triple enseignement : l'amour de Dieu, l'amour de la famille, l'amour du pays. Cette devise : " Dieu, famille, patrie, " doit être la devise de l'école ; elle doit être la vôtre, et votre mission est de la buriner dans le cœur de vos élèves, afin que, dans le cours de leur existence, ils ne la perdent jamais de vue et qu'elle soit leur boussole dans les temps calmes comme au jour des tribulations.

Sa Grandeur Mgr Bruchési a été non moins éloquent et a adressé aux institutrices, au milieu de paternels conseils, le compliment que voici :

Ce n'est pas seulement de l'estime, de l'affection que nous avons pour vous, c'est du respect.

Le comte de Montalembert était un jour cité devant ses pairs, pour répondre à l'accusation d'avoir ouvert une école en contravention avec les lois. Déclinez vos titres, lui dit-on. Il répondit : " Charles, comte de Montalembert, pair de France, et maître d'école ! " Il s'en faisait gloire. C'étaient deux beaux titres, en effet, mais il me semble que le second était encore plus beau que le premier.

On ne sera jamais trop sympathique à ces zélatrices qui, pour la plupart, ruinent leur santé dans une profession ingrate et ne reçoivent en récompense que des avanies et un ridicule salaire.

Les journalistes qui, eux, sont tous grassement rémunérés, ont décidé de payer des appointements ministériels à l'institutrice qui aura la bonne fortune de diriger la nouvelle école de la Ferme-Neuve.

\* \* Le mot de la fin.

L'examineur. — Vous étiez employée dans une école élémentaire, l'an dernier, n'est-ce pas ?

L'aspirante-diplômée. — Oui, monsieur.

L'examineur. — Quelle matière vous avait-on confiée ?

L'aspirante-diplômée. — Je montrais ma langue.

Elle avait enseigné le français.

ARTHUR BEAUCHESNE.

## UNE QUESTION DE CATÉCHISME

Au sortir de l'école, un jour, certain régent

Voit un petit lutin, à l'œil intelligent.

— " Dans quel endroit, dit-il, est le Bon Dieu ? cher ange. "

Si tu me réponds bien, je te donne une orange. "

— " Et moi, reprit l'enfant d'un air malicieux, "

Dites où Dieu n'est pas, je vous en donne deux. "